

Médecin de bataillon (1939 - 1940) *

par Paul POUGET **

Seuls quelques épisodes marquants de la vie d'un médecin de troupe peuvent être évoqués cinquante ans après leur déroulement. Nous allons donc survoler la drôle de guerre et la Campagne de France de septembre 1939 à juin 1940. Notre horizon sera limité : un bataillon.

Septembre

La mobilisation m'a conduit à Saint-Germain-du-Puy près de Bourges, comme médecin-lieutenant au 1er bataillon du 43e régiment d'infanterie coloniale appartenant à la 6e D.I.C.

Après avoir présenté mes devoirs à mon chef de bataillon Le Coz, au colonel Ditte, au lieutenant-colonel Pineau, au médecin-capitaine Pruvot, il ne me restait plus qu'à assurer mes nouvelles responsabilités.

Une maison de garde barrière avait été réquisitionnée pour entreposer le matériel sanitaire, notamment les paniers et les brancards, apportés par une voiture hippomobile à deux roues qui semblait d'un autre monde. Rejoignent sans tarder le médecin auxiliaire élève de Santé Navale, le caporal infirmier employé de bureau à Paris, le caporal brancardier, secrétaire de la C.G.T. du bâtiment à Clichy-la-Garenne. Les hommes, pour la plupart des cultivateurs du Loiret, arrivent à leur tour. L'un d'eux, visiblement heureux de me présenter un magnifique percheron, me dit : "Il s'appelle Bayard, je l'ai choisi pour vous, mon lieutenant !". Hélas, aucune sangle ne sera assez longue pour le seller, d'ailleurs il n'y a pas de selle disponible et il me faudra faire la plupart des déplacements à pied. Le cadre de nos opérations sera successivement la *Lorraine*, les *Ardennes* et l'*Argonne*, tantôt à droite, tantôt à gauche de l'axe de la *Meuse*, de *Beaumont-Letanne* à *Vaucouleurs*.

Un courrier volumineux afflue : les hommes politiques se démènent pour faire réformer leurs protégés. Ceux-ci, assez nombreux et embarrassés, se présentent sans obtenir

(*) Communication présentée à la séance du 24 mars 1990 de la Société française d'Histoire de la Médecine.

(**) 10 place H. Dunant, 16000 Angoulême.

gain de cause ; mais le premier vrai consultant est un sous-officier qui me dit : “J’ai le nez qui coule !”. Un peu surpris, vu la saison, je l’invite à lever la tête, tandis que lui pendant ce temps déboutonne sa braguette.

En fin de semaine, c’est la présentation au drapeau avec sa fourragère rouge et les sept palmes gagnées par nos aînés de 14-18 : cela donne à réfléchir. Le soir même, on embarque à la gare de Bourges. Au petit matin, le train stoppe brutalement : il y a eu un tamponnement entre deux rames qui se croisaient sur une voie unique. Nombreux sont les blessés par les aiguilles de bois des wagons éventrés.

La drôle de guerre

Arrivés après plus de 24 heures de voyage dans la région de Morhange, nous débarquons à côté d’un train sanitaire dont les blessés ont le visage et les mains jaunes. D’instinct, nous incriminons les gaz ; en réalité, cela tenait à des obus de mauvaise qualité. Par étapes, nous gagnons à pied Saint-Avoid et les glacis de la ligne Maginot.

Nous stationnons à Petite-Rosselle en contrebas de la mine De Wendel. “Vous pouvez y venir le matin pour vous doucher ou téléphoner ; mais pas l’après-midi car c’est le tour des Allemands” nous informe le gardien méfiant qui arbore suivant les besoins le drapeau français ou celui des nazis ! La première occupation des brancardiers est de creuser dans le bois voisin un abri pour les blessés de la Warndt.

Un soir, plusieurs grandes gueules ayant déclaré : “Nous ne travaillons qu’au schlass !”, un sous-lieutenant emmène les volontaires en patrouille sur la rue qui sert de frontière. Certains ayant hésité, un tri s’opère et le commandement prend de l’ascendant.

Le hasard fait qu’un sergent trouve dans une maison allemande abandonnée une boîte de cigares contenant des insignes nazis mélangés à des balles de Mauser. Occasion merveilleuse pour notre chef de bataillon d’expédier le tout, bien empaqueté, à l’officier de renseignements avec la mention “Vorsicht Gefahr !”. Lui qui, jusque-là, était resté loin des lignes, reçoit le colis, paraît-il, en tremblant. Peu après, le commandant Le Coz triomphe : la presse publie un communiqué sur les ruses de l’ennemi.

Octobre-novembre

Nous descendons au repos à Beaufremont près de Neufchâteau dans les Vosges. La route est longue. Dès l’arrivée, on installe des douches, puis on procède aux vaccinations. A cette occasion, un officier réserviste, professeur d’université, demande avec le plus grand sérieux : “S’il y a une aiguille spéciale pour les officiers ?”. Nous sommes approvisionnés en bonnettes pour les masques à gaz. Les médecins du G.S.D. nous inspectent sympathiquement. Pour un peu, je dirais débonnairement.

L’ambiance est vraiment détendue ; témoin cette aquarelle exécutée par un sous-officier représentant le poste de secours où un squelette casqué et botté salue au garde à vous le toubib dont on voit la tonsure ecclésiastique et qui rend le verdict “Vu et traité !” bien préférable, semble-t-il, à “consultation motivée !”. Mais... *in cauda venenum* au plafond, une araignée tisse sa toile et par la porte entr’ouverte, un cochon profile son groin ! Je vous laisse le soin de conclure. Vraiment personne n’a conscience qu’on est en guerre. C’est tout simplement effarant !

Décembre-janvier

Il est grand temps de regagner le front. Cette fois plus à l'Est en passant par Phalsbourg - Rohrbach et Bining pour atteindre la Bliess avec le P.C. dans la ferme de Brandelfingerhoff, le P.S. dans les bois près des hommes qui épient l'ennemi. Il neige - il fait froid, - 26°.

Journellement, nous visitons les avant-postes. Parfois, nous découvrons notre corps franc tout de blanc vêtu à l'affût d'un coup de main, car un avion tombé entre les lignes est l'occasion d'escarmouches fréquentes. Le village allemand désert de Niedergailbach à 2 km des lignes excite la curiosité : un pari stupide, toutefois réussi, d'aller sonner les cloches de son église, tient en alerte une compagnie tout un dimanche après-midi... Mais le lendemain, du côté français, on enterre un des nôtres sans sonner de glas.

Le secteur est peu agité : courrier et ravitaillement arrivent normalement. Par contre, le vin gelé est débité à la hache ; quant aux lièvres pris au collet, ils ne se comptent plus.

Des journalistes se risquent jusqu'à nous et nous trouvons la semaine suivante dans "Match" la photo de notre colonel dont le visage est masqué par un cache-nez et un article dithyrambique sur la "coloniale". Toutefois, ce magazine ne parle pas d'une triste réalité : un certain nombre d'hommes sont encore en treillis ou en espadrilles faute de tenues de drap ou de brodequins. Il arriva ce qui était prévisible. Notre unique Martiniquais est conduit au P.S. avec les pieds gelés et doit être évacué. Les jours suivants, les pieds plus ou moins gelés se succèdent. Emoi du médecin colonel du G.S.D. qui a passé toute sa vie aux colonies à étudier mouches et anophèles. Nous ne sommes pas à la page... Il vient nous apprendre la technique pour reconnaître les pieds vraiment gelés. Il allume son briquet sous les talons de ces "infortunés", victimes du froid et compte 1-2-3-4-5, mais jamais n'arrive au chiffre fatidique de 10, où l'erreur n'est plus possible. Très vite, l'épidémie est conjurée.

Le lendemain de Noël, deux hommes accompagnent un de leurs camarades le visage ensanglanté et hurlant : "Ils m'ont massacré !". Nous nous indignons... La trêve de Noël si vite rompue ! En fait, un gars avait dégoupillé une grenade O.F. pour réveiller les copains, et celle-ci, ayant percuté un sapin, avait éclaté près de lui.

Février-mars

Au début de la nouvelle année, notre séjour s'achève. Par étapes, le bataillon va au repos à Salmagne près de Bar-le-Duc où le rejoint son nouveau chef, le commandant de Saizieu, un officier breveté. Entre temps, ayant marché huit jours sous la pluie et le froid, je dois faire un court séjour dans une caserne de Saverne transformée en infirmerie. L'atmosphère y est morne et glaciale. A la sortie, je rencontre mon ancien patron Palmer et repars réconforté.

Retour de convalescence, nous nous rendons à Mécrin près de Commercy, un village entièrement reconstruit après la première guerre. Les journées sont longues, sans occupations précises, on oublie qu'on est en guerre. Alors les hommes boivent, quelques-uns inconsidérément.

Un soir, dans une grange où les faux voisinent avec les fusils, l'un d'eux fait un délirium. Pour essayer de le calmer, je l'invite à absorber une bouillie d'une dizaine de cachets de gardenal ; il ouvre tellement la bouche qu'il broie en partie le verre et en

avale des éclats. Transporté d'urgence à Lérrouville avec une purée de pommes de terre mélangée de coton dans l'estomac, il expulse le tout quelques jours plus tard dans la sérénité retrouvée !!

Et voilà que le conducteur de la voiture hippomobile de matériel qui porte le beau nom de Dondaine se livre à des excentricités. Sur le coup de midi, pour trois litres de vin, il parie de passer entre les trois fils d'une ligne à haute tension. Il monte à un pylône sous les regards admiratifs, mais parvenu au sommet, il est happé par le champ magnétique et retombe lourdement sur deux fils qui lui labourent le dos et les jambes au travers d'une épaisse fumée. On ne saura jamais comment le courant a été coupé au moment où le caporal brancardier s'élance et ramène le téméraire parieur, tandis qu'au sol est tendue une bâche en cas de chute et l'huile camphrée préparée pour une piqûre. Nouveau voyage à Lérrouville. Le gars s'en tirera.

Une autre fois... appel pour une femme qui fait une fausse couche. Mais finie, la drôle de guerre !

Mai - La Campagne de France

Le 15, des nouvelles alarmantes parviennent. Le canon gronde au loin. Nous embarquons en camions, direction Verdun où, au passage, des femmes lancent des fleurs ; mais peu après, nous croisons des cavaliers belges et des Français sans armes, peut-être des fuyards ? Nous arrivons de nuit à Nouart, aux portes de Buzancy, dont l'église a sa voûte éventrée par une bombe.

Au petit jour, nous quittons les routes mitraillées par les avions de reconnaissance. Nos hommes s'apitoyent sur les vaches aux pis gonflés de lait et que personne ne traie plus. Nous nous enfonçons dans les bois de Sommauthe et prenons position en face de Beaumont. Ordre est de stopper l'ennemi et de reprendre la ferme de La Thibaudine.

Le 18, de Saizieu, l'aumônier et moi, réconfortons les hommes avant l'attaque. A 11 h 15, elle est déclenchée par un impressionnant coup de sifflet. Tous s'élancent, officiers en tête, ils parviennent à une centaine de mètres de la ferme, mais les mitrailleuses crépitent car ils sont à découvert dans les prés environnants.

A 12 heures, les premiers blessés sont ramenés au P.S. établi sur un layon qui conduit à une petite route accessible aux ambulances. Immédiatement commence le tri : ceux qui peuvent marcher, ceux qui sont transportables, et les autres... ceux qui agonisent. Rien n'est plus tragique que de prendre une décision sans appel. Je pense à ce lieutenant transporté dans une toile de tente avec les intestins déchiquetés sortant par la paroi et suppliant qu'on l'évacue. Je revois cet homme étendu sans connaissance sur une couverture, se débattant en faisant des bonds impressionnants et retombant lourdement sur le sol. C'est pour moi un drame de conscience ; je ne peux que les soulager.

Les infirmiers font les pansements ; mon médecin auxiliaire et moi, nous rédigeons les étiquettes et les accrochons aux boutons des capotes. Les brancardiers commencent leur rotation. A deux heures du matin, l'accalmie est générale ; nous nous allongeons. Cependant dans notre demi-sommeil, nous entendons par moment des meuglements de vaches invisibles et des cris de coucou. En réalité, ce sont des signaux ennemis.

Pendant cinq jours, le silence relatif des armes de part et d'autre est impressionnant. On en profite pour enterrer les morts, recueillir leurs plaques d'identité et leurs

alliances dans une bouteille à large goulot qui sera portée au P.C. du régiment. Pendant cette sinistre besogne, quelle surprise d'apercevoir un Allemand s'avancer vers nous : il vient de se rendre à un sergent qui, derrière lui, revolver au poing, aussi impensable que cela soit, s'était risqué à payer le prêt aux avant-postes.

Un matin, un des nôtres vient avec une blessure aux doigts de la main gauche. Le lendemain, un deuxième. Mutilations volontaires sans doute : de Saizieu annonce des sanctions, et tout rentre dans l'ordre. L'après-midi, nous allons à la position la plus avancée pour conforter la section qui l'occupe et apercevons devant la Thibaudine, qui hélas n'a pu être prise, une voiture avec trois officiers allemands déployant une carte. Quel beau carton ; défense cependant de tirer pour ne pas démasquer nos lignes. Le soir, c'est un blessé du crâne qui est amené, on le dépose sans vie dans une fosse, mais le lendemain il respire et est évacué.

Le 22, un sous-lieutenant sorti de l'hôpital nous rejoint. Il veut en "découdre" ; nous l'accompagnons jusqu'à sa compagnie. Au retour, nous rapprochons le poste de secours de la route d'évacuation, car nous redoutons la riposte ennemie. Impossible de se laver les mains jusqu'à ce jour, sinon avec la rosée sur le muguet ; cependant, avec le ravi-taillement, on me tend un bidon de rhum. Quelle aubaine ! Je le suspends précieusement au ras du sol : une balle perdue le transperce peu après.

Le 23, la canonnade éclate vers 5 heures du matin, l'attaque suit de près, les blessés affluent. Les évacuations se font normalement. L'un d'eux annonce : "Notre sous-lieutenant revenu hier soir... un obus en pleine poire !".

L'aumônier, lui aussi, est tué en ce matin de Fête Dieu.

Sillonnant le terrain, je rencontre un sanitaire allemand penché sur un des siens qui a la gorge béante par une rafale de F.M. Je lui dis : "N'aie pas peur, tu vas être soigné". Le sanitaire lui montre alors la photo du Führer ; le gosse de vingt ans se raidit, tend le bras, mais ne peut pousser un ultime "Heil Hitler !" et meurt. Quant au sanitaire, il est délesté de ses grenades à manche. Je lui coupe ses bretelles et tenant avec les mains sa culotte, il descend le layon. Mon père, médecin commandant de réserve, avait appris ce stratagème à la dernière guerre.

La forêt est truffée d'Allemands, on distingue à travers les taillis leurs ombres immobiles, le petit carré rouge et blanc du casque les trahit. Un des nôtres avec son F.M. pourrait être très efficace. Hélas, il avoue "je ne sais pas m'en servir !".

A 17 heures, c'est la relève, il faut franchir la route, les ambulances sont parties. Je m'élance, le fanion de la Croix Rouge à la main avec quelques hommes ; aucune réaction ennemie, nous respirons ! Les cavaliers du G.R.D. qui doivent prendre notre place sont là. Commence alors un bombardement, tandis qu'un Allemand de très belle stature en civil, offrant des cigarettes à bout doré et parlant le français, se présente. Cinquième colonne ? Nous ne le saurons jamais.

Après ces heures exaltantes, nous descendons par petites étapes au repos. Désormais, tous nos déplacements se feront à pied, autour ou à travers l'Argonne, puis en direction des Vosges.

6 juin : Nantillois près Montfaucon. Service religieux pour les morts. Les pertes sont recensées, 2/3 du bataillon : tués, blessés, disparus. Avec l'arrivée des renforts, le bataillon est de nouveau opérationnel. Il faut agir vite, très vite.

8 juin : Saint-Juvin. Bombardement par l'aviation : 1 tué, 20 blessés, marche forcée en direction de l'Ouest autour de l'Argonne, après l'avoir traversée à Grand-Pré.

12 juin : Tahure, Auve. Nombreuses colonnes ennemies motorisées aperçues de nos bois. Le front serait-il percé ?

13 juin : Marche forcée en direction de l'Est à travers l'Argonne. Givry-en-Argonne : embuscade où est tué notre médecin capitaine Pruvot qui convoyait des blessés.

Le Châtelier : corps à corps dans les bois jusqu'à Sommeille.

14 juin : Belval. L'étau se resserre.

15 juin : Vaubercourt-Rembercourt-aux-Pots. De Saizieu nous apprend la triste nouvelle : Paris est investi ! A sa demande, nous nous arrêtons tous les deux au pied d'une croix ; caché dans un arbre en surplomb, un Allemand nous aperçoit et tire des rafales avec sa mitrailleuse. Nous lui échappons miraculeusement, mais dans la précipitation, je perds mon fanion de Croix Rouge et n'ose pas revenir le chercher.

Erize-La-Grande, rencontre de Cachin, dont j'avais été l'externe, avec ses blessés dans une cave.

Salmagne et ses bois bien connus.

16 juin : Et maintenant en direction des Vosges : Commercy encombré de réfugiés. Euville, des cadavres affreusement mutilés. Blenod-les-Toul, l'église empentée, jonchée de blessés couchés dans la paille. Chalaines, premier repas chaud servi depuis quinze jours offert par un capitaine du génie, mais interrompu par un bombardement. Avec le toubib qui est un moine de Ligugé, nous fonctionnons. Peu de blessés en raison des caves.

21 juin : Thuilly-aux-Groseilles : annonce de la convention entre généraux pour la suspension des hostilités dans la région.

22 juin : Crépey, soirée calme en liberté, camouflage du drapeau du régiment qui sera sauvé - destruction des armes. Le colonel Ditte fait ses adieux aux rescapés.

23 juin : Colombey-les-Belles, les Allemands prennent place le long de notre colonne. Adieux déchirants aux hommes avant la séparation.

Vaucouleurs : début de la captivité dans le hall de la mairie.

J'aurai terminé ce récit douloureux en ajoutant qu'un autre combat commençait. Il durera cinq années !

Je serais bien téméraire en portant un jugement sur les événements que je vous ai rapportés et pensant aux interventions autorisées qui viennent d'être faites, j'oserais seulement avancer que notre relative impréparation et l'inaction des six premiers mois nous ont été fatales.

SUMMARY

There were two outstanding events in the first year of World War II : (1939-40) the "Funny" war and the campaign of France. Sheltered behind the "Maginot" line, the French army spent six months in a false security, doing nothing, being relatively unprepared, while the commanding officers didn't fear the invasion of Belgium.

When it occurred, they remained for two months in a state of shock : the Health Service as well as the other services were totally unable to face the "Blitzkrieg".